

ANTOINE FROMENT, MAÎTRE D'ÉCOLE

J.-H. Merle d'Aubigné



Chapitre 1

Un voyage aux vallées du Piémont et des combats au pays de Neuchâtel

Les derniers mois de 1532

[Guillaume] Farel chassé de Genève, le coeur plein d'amour pour ceux qu'il avait dû quitter, songeait aux moyens de les faire évangéliser et, tout en opérant sa retraite, préparait, comme un général habile, de nouveaux et plus heureux combats. Après avoir salué les chrétiens d'Orbe et de Grandson, il se rendit sur le bord méridional du lac de Neuchâtel, dans un village nommé Yvonand, où se trouvait un jeune chrétien de vingt-deux ans nommé Antoine Froment, né en 1510, au val de Frières en Dauphiné, d'un an plus jeune que Calvin et compatriote de Farel. Le réformateur invita divers évangélistes à se réunir dans ce village, et vers le milieu d'octobre, on y vit arriver Olivétan,

qui n'avait pu rester à Genève après le départ de ses deux amis, Adam, Martin (peut-être Martin Gouin des Vallées), Guido (ce n'est point Guido ou Guy de Brès, le réformateur belge) qui, avec Farel, Saunier, Froment et quelques autres y formèrent un petit concile. Farel rendit compte de sa mission; il raconta son voyage aux vallées du Piémont; puis il décrivit la réception orageuse qu'on lui avait faite à Genève. Chacun considérait avec intérêt l'évangéliste fugitif, qui venait d'échapper comme par miracle aux violences des prêtres genevois. Froment surtout ne détachait pas les yeux du réformateur; chacune des paroles de Farel faisait sur lui l'impression la plus vive; et indigné contre les ministres de la papauté, il s'apitoyait sur le sort des huguenots que les complots du clergé privaient des trésors de la Parole de Dieu. Farel fixant sur lui ses regards lui dit : « Allez et essayez si vous pouvez avoir entrée dans Genève pour y prêcher. » Froment fut troublé, interdit. Il avait de l'instruction et des talents; mais il était jeune, sans expérience et n'avait pas cette fermeté de caractère, cette persévérance, qui distingua les autres réformateurs. Ses sentiments étaient vifs, son

imagination ardente, mais son caractère était inconstant et un peu léger; on a cru que c'était la vue des excès de Rome, plus encore que les attraites intérieures de la Parole de Dieu, qui l'avait attiré vers la Réformation.

« Hélas! mon père, dit-il à Farel, comment affronter les ennemis devant lesquels vous avez dû fuir? » « Commence, lui répondit Farel, comme je commençai à Aigle, où je fis d'abord le magister [maître] et enseignai les petits enfants; tellement que les prêtres me donnèrent eux-mêmes licence de prêcher. Il est vrai qu'ils s'en repentirent bientôt. Il me semble entendre encore le vicaire s'écrier : Oh! que j'eusse plutôt perdu une main, que d'introduire cet homme!... car il nous fera ruiner tout notre cas. Mais il était trop tard; la Parole de Dieu avait fait une oeuvre; la messe et les images tombèrent. » Froment, alors plein d'ardeur et de zèle, commençait à se faire un peu à l'idée d'aller dans cette ville qui chassait les prophètes. Farel s'en aperçut; il insista et encouragea son disciple par le souvenir des grands dangers qu'ils avaient courus : « Mon cher Froment, lui dit-il, tu crains Messieurs

de Genève... mais n'étais-tu pas avec moi quand je plantai l'Évangile sur les terres de Bienne, par les montagnes, au val Saint-Imier, à Tavanne et près de ce mont que Jules César fit percer (Pierre Pertuis)?... N'étais-tu pas avec moi quand je m'en allai à Neuchâtel et prêchai au milieu des places, des rues et des villages circonvoisins [environnants]? Ne te souvient-il pas que nous reçûmes souventes fois nos censes (rentes) à savoir coups et outrages, principalement une fois à Valengin, où mon sang est demeuré plus de quatre ans sur les pierres d'un petit temple, près duquel les femmes et les prêtres me battaient en pressant ma tête contre les murailles, tellement qu'il ne s'en fallut guère qu'ils nous tuassent tous deux?... » Ces souvenirs n'étaient pas très encourageants. Quelques-uns appuyaient Farel; d'autres pensaient que le garçon de vingt-deux ans était bien jeune pour être jeté dans un gouffre épouvantable, car Genève les épouvantait. Froment ne put se décider encore à tenter l'entreprise...

Chapitre 2

Le maître d'école et Claudine Levet

Novembre et décembre 1532

Farel, voyant ses travaux couronnés dans ces diverses localités d'un triomphe que tout annonçait devoir être définitif, portait ses regards avec d'autant plus d'ardeur sur Genève. Les nombreuses victoires de Neuchâtel et de Vaud semblaient lui garantir celles qu'il remporterait dans la ville des huguenots. Il y avait pourtant de grands obstacles. Un parti fanatique dirigé par les moines et les prêtres, était opposé à tout changement, et même les catholiques éclairés qui voulaient l'abolition de criants abus, ne cessaient de répéter que l'Église devait être premièrement maintenue et ensuite seulement améliorée. « Ce n'est pas assez d'une épuration, disait Farel, il faut une transformation! » Mais qui l'opérera? Il avait été banni de Genève, et pour le moment, il ne pouvait y retourner.

Froment, jeune, pauvre, simple, mais intelligent, s'était refusé à entreprendre une tâche si difficile. Farel revint à la charge. Froment ne comprenait pas que ce fût à un jeune homme de vingt-deux ans que l'on confiât l'attaque de l'un des postes les plus forts de l'ennemi. « Ne crains rien, lui dit Farel, tu trouveras à Genève des hommes tout prêts à te recevoir, et ton obscurité même te gardera; Dieu sera ton conducteur et protégera ta sainte entreprise. » Froment se rendit, mais humilié; et voyant la tâche qui lui était confiée, il tomba à genoux : « Ô Dieu, dit-il, je ne me fie à nulle puissance humaine, je me remets entièrement à toi. À toi je remets la cause, te priant de la conduire puisqu'elle est tienne. » Il n'était pas seul à prier. Le troupeau d'Yvonand, ému de cette vocation qui allait lui enlever son pasteur, disait : « Ô Dieu, donne-lui la grâce d'être utile pour l'avancement de ta Parole! » Les frères s'embrassèrent et Froment partit, « s'en allant à Genève, dit-il lui-même, avec prières et oraisons. » C'était le 1er novembre 1532.

Il arriva à Lausanne; de là, longeant le lac, il se dirigea vers Genève. Le pauvre jeune homme s'arrêtait quelquefois sur la route, et se demandait si l'entreprise qu'il allait commencer n'était pas une folie. « Non, disait-il, je ne reculerai pas; c'est par les choses petites et débiles de ce monde que Dieu vient à confondre les grandes. » Et il se remettait en chemin.

Les Genevois étaient alors fort préoccupés des signes du ciel. Une lueur étrange brillait dans le firmament; toutes les nuits les regards étaient fixés sur une longue traînée de lumière; et les plus savants cherchaient à deviner les pronostics que l'on pouvait faire là-dessus : « Au renouvellement de la lune, dit un manuscrit, apparut une comète, à deux heures du matin, qui fut en vue du 26 septembre jusqu'au 14 du mois suivant; en ce temps-là arriva à Genève Antoine Froment. » Plusieurs huguenots, indignés de l'accueil fait à Farel, désespéraient de voir Genève se réformer et ses libertés assises sur une base solide. Quelques-uns toutefois, amateurs d'astrologie, se demandaient si cette lueur merveilleuse n'annonçait

pas qu'une divine lumière allait aussi éclairer le pays. On attendait; Froment parut.

Le jeune Dauphinois fut d'abord fort embarrassé. Il cherchait à lier conversation avec l'un ou avec l'autre; mais on était fort bref avec l'étranger. Il espérait trouver quelque « connaissance avec qui il pût se retirer sûrement, familièrement; » mais il ne rencontrait que des visages inconnus. « Hélas! disait-il, je ne sais plus que faire, sinon m'en retourner, car je ne trouve nulle entrée pour prêcher la Parole. » Se rappelant alors les noms des principaux huguenots, des amis de Farel, qui selon celui-ci devaient lui faire le meilleur accueil, Froment résolut de s'adresser à eux et il alla frapper à la porte de Baudichon de la Maisonneuve, de Claude Bernard, de J. Goulaz, de Vandel, d'Ami Perrin... Mais, chose étrange, il trouve partout des airs embarrassés, des figures allongées. La chétive apparence du jeune Dauphinois déconcertait même les mieux disposés. Farel, pensaient-ils, aurait bien pu envoyer un docteur et non un ouvrier... Genève était une ville importante, lettrée. Il y avait dans le clergé romain

des hommes de capacité. Il fallait leur opposer un ministre de bonne apparence, un docteur bien affermi. Les huguenots éconduisaient le chétif. « Ah! se disait Froment en retournant dans son hôtellerie, je les ai trouvés tant froids, tant craintifs et si effarouchés de ce qu'on a fait à Farel et à ses compagnons, qu'ils n'osent se manifester, et encore moins me recevoir dans leurs maisons... » Confus, attristé, de voir tous ses plans renversés, il s'en allait rêveur dans la rue, les yeux en terre. Il rentra dans son auberge, s'enferma dans sa petite chambre et se demanda ce qu'il devait faire. Ceux qui semblaient vouloir l'Évangile le regardent d'un oeil de mépris. S'il aborde quelqu'un, on lui tourne le dos. Pas une seule porte ne s'ouvre à la Parole de Dieu... Son esprit s'aigrit au dedans de lui. Ennuyé, abattu, il plie sous le poids et perd courage. « Je suis grandement tenté de repartir », dit-il.

Froment se rendit vers le maître de l'hôtellerie, paya son compte, se chargea de son petit paquet et, sans prendre congé des huguenots, il se dirigea vers la porte de Suisse, et sortit de la ville. Mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'il s'arrêta; il lui

semblait qu'une main invisible le retenait : une voix s'élevait dans sa conscience et lui criait qu'il était coupable; une force plus grande que celle de l'homme le contraignait à retourner sur ses pas. Il regagne sa chambre, s'y enferme, s'assied, pose les deux coudes sur la table et mettant la tête dans ses deux mains, il se demande ce que Dieu veut. Il se mit à prier et il lui sembla voir se réaliser cette promesse : Je t'enseignerai le chemin dans lequel tu dois marcher. Il se rappela ce que lui avait dit Farel et ce que ce réformateur avait fait à Aigle. Un éclair illumina son âme. On ne veut pas de lui dans Genève parce que son aspect est méprisable. Eh bien, il entreprendra dans l'humilité l'oeuvre que Dieu lui donne; et puisqu'on le rejette comme évangéliste, il se fera maître d'école.

Froment, dans ses courses, avait rencontré un nommé Le Patu, homme peu connu du reste. Froment lui demanda s'il pourrait lui procurer un local pour une école. Le Patu répondit qu'il y avait la grande salle de chez Boytet à la Croix d'Or, près de la place du Molard. Ils s'y rendent ensemble; Froment en mesure de l'oeil les dimensions et loue

cette chambre. Il respire; il a maintenant le pied à l'étrier; il ne lui reste plus qu'à se mettre en selle et commencer la course. Il fallait trouver des écoliers; avec l'aide de Dieu, Froment ne désespère de rien. De retour dans son auberge, il rédige un avis, en fait plusieurs copies de sa plus belle main, sort avec ces feuilles et les placarde lui-même dans tous les carrefours. Voici ce qu'on lisait sur ces écriteaux : « Il est venu un homme en cette ville, qui veut enseigner à lire et à écrire, en français, dans un mois, à tous ceux et celles qui voudront venir, petits et grands, hommes et femmes, même à ceux qui jamais ne furent en école. Et si dans le dit mois, ils ne savent lire et écrire, ne demande rien de sa peine. Lequel ils trouveront en la grande salle de Boytet, près du Molard, à l'enseigne de la Croix d'Or. Et là on guérit beaucoup de maladies pour néant. »

Ces « écriteaux ayant été plaqués par la ville », beaucoup de passants s'arrêtèrent pour les lire. Les avis étaient partagés. « Je l'ai oui parler, disaient quelques-uns avec lesquels il s'était entretenu, il dit bien. » D'autres trouvaient que la promesse

d'apprendre à lire et à écrire en un mois était suspecte. À quoi des hommes plus bienveillants répliquaient qu'en tout cas ce n'était pas à leur bourse qu'il en voulait. Mais les prêtres et les dévots étaient irrités. « C'est un diable, s'écriait un prêtre du milieu de la foule; il enchante tous ceux qui vont l'entendre. À peine l'a-t-on oui que ses mots magiques vous ensorcellent. »

Toutefois l'école s'ouvrit, et il ne manqua pas de jeunes écoliers. Froment qui avait de l'esprit (son livre sur les Actes et Gestes de Genève le prouve) enseigna simplement et clairement. Avant de congédier son jeune auditoire, il ouvrit le Nouveau Testament, il en lut quelques versets et les expliqua d'une manière pleine d'intérêt, puis (il avait quelques connaissances en médecine) il demanda à ses jeunes auditeurs s'il se trouvait un malade dans leur famille et distribua d'innocents remèdes. C'était par l'enseignement de l'esprit et la guérison du corps que l'évangéliste se frayait le chemin pour parvenir à la conversion du cœur. L'école et la médecine sont de grands aides missionnaires. Les enfants coururent à la maison et

racontèrent le tout à leurs parents. Les mères interrompaient leurs occupations pour les écouter; les pères même, surtout les huguenots, se faisaient tout raconter. Il y avait de ces filles et de ces garçons qui parlaient sans cesse; ils abordaient même « plusieurs hommes et femmes dans la ville, les invitant à venir ouïr cet homme ». Bientôt la cité fut pleine du maître d'école qui parlait si bien le français.

Plusieurs adultes se décidèrent à l'entendre, ou pour s'instruire, ou par curiosité, ou par moquerie. Des femmes pourtant arrêtaient leurs maris; des plaisantins lançaient leurs railleries et des prêtres leurs anathèmes. Mais rien ne put arrêter le courant, car on pensait que le maître parlerait contre la vie des prêtres, contre la messe, contre le carême... Ces bons huguenots, en traversant les rues, entendaient autour d'eux « de grands murmures, moqueries et autres dictons ». Ils se placèrent derrière les enfants et prêtèrent l'oreille. Froment commença. « Il dit bien! » remarquaient ses auditeurs. Il tint même plus qu'il n'avait promis; il enseigna l'arithmétique, ce qui fut très agréable

aux Genevois, un peu calculateurs de nature. Toutefois c'était le sermon que les auditeurs attendaient; ce fut tout autre chose que ce qu'ils avaient cru : une homélie au lieu d'une philippique. Froment, dans ses leçons, lisait tantôt une histoire de la Bible, tantôt un discours du Sauveur, donnant l'Écriture comme Écriture de Dieu, expliquant en passant quelques mots difficiles, puis appliquant affectueusement la doctrine à la conscience de ses auditeurs. Ils étaient tout oreilles, la tête en avant, la bouche ouverte; chacun semblait craindre de perdre une parole; quelques garçons jetaient un regard de triomphe à ceux qu'ils avaient amenés. Froment remarquait avec joie l'effet produit par son enseignement. « Ils étaient fort étonnés, car jamais ils n'avaient ouï telle doctrine. » Quelques-uns commençaient à comprendre que le christianisme évangélique ne consistait pas à se moquer des prêtres et de la messe, mais à connaître et aimer le Sauveur. « Ceux qui l'entendaient concevaient en leur coeur quelque intelligence de la vérité. »

Les succès de cette simple instruction dépassèrent bientôt les espérances du maître. Ceux

qui l'avaient entendu racontaient les beaux discours qui se faisaient à la Croix d'Or. « Venez, disaient-ils, car il enseigne autrement que les prêtres et il ne demande rien pour sa peine! » « Bien, disaient quelques bourgeois plus ignorants que les autres, nous irons l'entendre; nous apprendrons à lire et à écrire, et nous verrons ce que c'est qu'il dit. » Hommes, femmes et enfants accouraient dans la salle; c'était à qui serait le premier. Le pauvre homme, que les Genevois avaient repoussé, avait tout à coup grandi à leurs yeux. Les discussions entre huguenots et mamelouks [anciens soldats], les prétentions du duc de Savoie et de l'évêque de La Baume furent oubliées; il ne fut plus question que de l'évangéliste. À l'époque de la Réformation, rien ne frappait plus que la grande différence qui se trouvait entre l'instruction donnée par les prêtres et celle des réformateurs. Leur enseignement, disait-on, « n'est pas chose tant froide, tant maigre et tant morte, comme celle de la papauté. Messieurs nos maîtres entonnent, il est vrai assez haut, et proclament tout ce qui plaît à leurs chaperons; mais ils gazouillent les choses divines d'une manière profane; leurs propos n'ont aucune révérence de

Dieu et l'on n'y voit que braverie [parure] et affectation... Dans ceux-ci, au contraire, au lieu de paroles et caquet, il y a vertu et efficace, un esprit vivifiant et une puissance divine... »

Les amis des prêtres ne pouvaient entendre des discours semblables sans concevoir les plus vives alarmes. « Bah! bah! disaient-ils, vous parlez comme si cet homme vous avait enchantés. Par quels sons, par quelles figures, par quelles opérations magiques vous a-t-il ensorcelés? Ou bien est-ce peut-être par de belles paroles, de belles promesses, ou d'autres moyens de séduction, des espèces sonnantes?... » Dès lors quand on voyait passer dans la rue une femme qui suivait les assemblées de la Croix d'Or : « C'est une enchantée », disait-on tout haut; et si un homme survenait, « Oh! oh! l'enchanté, écoute! » lui criait-on. On faisait des plaintes, des reproches amers; on entendait des signes de désapprobation. Mais « malgré tout ce mouvement contraire, le nombre des auditeurs croissait de jour en jour. Plusieurs même de ceux que la curiosité avait amenés, étaient intéressés, éclairés, émus, et en s'en

retournant, ils louaient et glorifiaient Dieu. »

Tous n'étaient pourtant pas gagnés à l'Évangile. Certains chefs huguenots, Ami Perrin, Jean Goulaz, Étienne d'Adda et d'autres encore ne prenaient pas grand goût aux sermons du prédicant; mais ils croyaient que cette nouvelle doctrine qui tombait du ciel, renverserait la domination des prêtres et des mamelouks; aussi n'hésitèrent-ils pas à se ranger parmi les auditeurs de Froment et à l'appuyer énergiquement dans la ville. Bientôt ce fut bien pire encore. Quelques auditeurs de Froment invitèrent certains prêtres un peu libéraux à venir entendre le maître d'école. La pensée de s'asseoir sur les bancs de la Croix d'Or effrayant ces ecclésiastiques, les huguenots leur répétèrent les paroles du Français : « Vraiment, dirent les prêtres, ces doctrines sont bonnes et on ferait bien de les recevoir. » « Oh! disaient certains bourgeois, les clercs qui faisaient tant les braves, sont maintenant eux-mêmes convertis!... »

L'alarme s'accrut. Les moines et les prêtres les plus bigots entraient dans les maisons, s'adressaient

aux groupes formés sur la place publique et se moquaient de la doctrine de Froment et de sa personne... « Voulez-vous vous arrêter après ce diable? disaient-ils. Que peut savoir ce petit folâton qui n'a que vingt-deux ans? Ce fou, répondaient les amis de Froment, vous apprendra à être sages... Ce diable chassera le diable du milieu de vous. »

Il se faisait alors en effet dans Genève une oeuvre étonnante; plusieurs âmes étaient gagnées à la foi évangélique, et comme aux temps des apôtres, ce furent des femmes de distinction qui crurent les premières. Paule, femme de Jean Levet, probablement la même que Pernelle de Bourdigny, dont le mari s'appelait en effet Jean Levet, était fille du seigneur de Bourdigny, dans la juridiction de Peney; les membres de cette maison étaient qualifiés de nobles ou damoiseaux dès le treizième siècle, et plusieurs d'entre eux furent syndics [officiers] à Genève. Cette dame, préparée par les enseignements des évangélistes qui avaient précédé Froment, « était devenue fort fervente à la Parole ». Elle désirait vivement amener à l'Évangile sa belle-soeur Claudine, épouse d'un bon citoyen, Aimé

Levet. Celle-ci, « honnête femme, fort dévote, superstitieuse à merveille », était droite, sincère, et plus d'une fois avait combattu avec zèle les opinions de sa belle-soeur. Un jour que Paule était chez Claudine, elle la conjura de venir entendre le maître d'école. « J'en ai une si grande horreur, répondit la belle-soeur, que de crainte d'être enchantée, je ne veux ni le voir, ni l'ouïr. Il parle comme un ange, répondit Paule. Je l'estime, moi, être diable, repartit Claudine. Si tu l'entends, tu seras sauvée. Et moi, je crois que je serais damnée. » Ainsi luttaient ces deux femmes. Paule ne se découragea pas. « Entends-le au moins une fois, dit-elle; puis elle ajouta avec émotion : De grâce, une fois pour l'amour de moi! » Elle l'obtint enfin, quoique avec grande peine.

Dame Claudine, tout en cédant aux instances de sa soeur, résolut de bien se défendre. Elle s'arma soigneusement de tous les antidotes indiqués en pareils cas; elle fixa sur ses tempes des feuilles de romarin fraîchement cueillies; elle frota son sein d'une cire vierge; elle suspendit à son cou des reliques, des croix, des chapelets et, munie de

toutes ces amulettes, se rendit à la Croix d'Or avec Paule. « Je vas, disait-elle, trouver un enchanteur, » tant elle était embabyunée (enjôlée). Elle se promettait alors de ramener dans le bercail la damoiselle de Bourdigny.

Claudine entre dans la salle et s'assied en face du magicien par moquerie et dérision, dit le chroniqueur. Froment paraît; il a un livre à la main. Il monte, selon sa coutume, sur une table ronde, afin d'être mieux entendu; il ouvre son Nouveau Testament, en lit quelques paroles, puis il les applique. Claudine, sans se soucier nullement de l'assemblée, et voulant afficher son catholicisme, se signe à plusieurs reprises, faisant avec la main de grandes croix sur sa poitrine, et prononce en même temps quelques prières. Froment continue son discours et déploie les trésors de l'Évangile. Claudine lève enfin les yeux, étonnée de ce qu'elle entend, et regarde le ministre. Elle écoute; bientôt il n'y a pas dans toute l'assemblée un auditeur plus attentif. La voix de Froment toute seule se fût « évanouie », mais elle entre dans l'entendement de cette femme, comme portée par l'Esprit de Dieu.

On dirait qu'elle mange les paroles du prédicateur. Cependant un grand combat se livre en elle. Cette doctrine est-elle vraie, se disait-elle, puisque l'Église n'en parle pas? Ses regards se portaient obstinément sur le livre du maître. Ce n'était pas un missel, pas un bréviaire... Il lui semblait tout plein de vie.

Froment « ayant parachevé le sermon », les enfants et les adultes se levèrent et s'apprêtèrent à sortir. Claudine restait à sa place; elle regardait le maître; enfin elle s'écria à haute voix : « Ce que vous avez dit est-il véritable? Oui, dit le réformateur. Se prouve-t-il tout par l'Évangile? Oui. Est-ce que la messe ne s'y trouve point? Non. Et votre livre, duquel vous avez prêché, est-il un vrai Nouveau Testament? Oui. » Madame Levet désirait ardemment l'avoir. Elle prit courage et dit : « Eh bien, prêtez-le-moi. » Froment le lui donna; Claudine le plaça soigneusement sous sa mantille, au milieu de ses reliques et de ses chapelets, et sortit avec sa belle-soeur qui commençait à voir tous ses vœux accomplis. Claudine, en se retirant, ne conversa pas beaucoup avec Paule; elle était de

ces natures profondes qui parlent peu avec les hommes et beaucoup avec Dieu. Étant rentrée dans sa maison, elle alla droit à sa chambre et s'y enferma, ne prenant avec elle que son livre, et décidée à ne pas sortir, avant d'avoir trouvé la solution du grand problème dont sa conscience était occupée. De quel côté la vérité se trouve-t-elle? Est-ce à Rome, est-ce à Wittemberg? Elle demanda et obtint qu'on ne l'attendît à aucun repas, qu'on ne vînt point frapper à sa porte. « Elle se sépara à part, dit Froment, pendant trois jours et trois nuits, sans boire, ni manger, avec prières, jeûnes et oraisons. » Le livre était ouvert sur une table devant elle. Elle y lisait constamment, et tombant à genoux, demandait que la lumière divine resplendît dans son coeur. Claudine n'avait peut-être pas une intelligence de la plus haute portée, mais elle avait une conscience délicate. Pour elle, le premier devoir était de se soumettre à Dieu, le premier besoin était de lui ressembler, le premier désir était de trouver en lui un bonheur éternel. Ce ne fut pas par l'entendement qu'elle vint à Christ; la conscience fut le chemin qui l'y amena. Une conscience qui se réveille, tel est le premier

moment de la conversion et par conséquent de la réformation. Quelquefois Claudine entendait dans son coeur une voix qui la pressait de venir à Christ. Puis, tout à coup, ses idées superstitieuses revenaient, et elle repoussait l'invitation du Seigneur. Mais bientôt elle reconnaissait que les pratiques auxquelles elle avait été adonnée étaient des fontaines taries, où il n'y avait jamais eu d'eau. Décidée à ne plus errer, elle voulait aller droit à Christ. C'est alors que redoublaient ces « prières et ces oraisons » dont Froment nous parle, et qu'elle lisait avec avidité la Parole de Dieu. Elle comprit enfin cette Parole divine qui lui disait : « Ma fille, tes péchés te sont pardonnés ». Ô miracle! elle est sauvée. Ce salut ne l'enorgueillit pas. Elle reconnaît que « la grâce de Dieu ne dégoutte que petitement en elle »; mais la moindre goutte du Saint-Esprit lui semble une fontaine qui ne tarit jamais. Trois jours s'étaient écoulés ainsi; c'était pendant le même espace de temps que Paul était demeuré à Damas en prière.

Madame Levet, ayant « parachevé de lire et de relire l'Évangile, désira revoir celui qui le premier

lui avait fait connaître ce livre; elle envoya quérir cet homme ». Froment traversa le Rhône, car Claudine demeurait au bout du pont, du côté de Saint-Gervais. Il entra. En le voyant, Claudine émue se leva, s'approcha de lui, et hors d'état de parler, fondit en larmes. « Ses larmes, dit l'évangéliste, tombaient en terre »; elle n'avait pas d'autre langage. Madame Levet se remit pourtant, pria Froment avec douceur de s'asseoir, et lui raconta comment Dieu lui avait ouvert la porte du ciel. En même temps elle se montra décidée à professer sans crainte devant les hommes la foi qui faisait son bonheur. « Ah! disait-elle, puis-je jamais rendre assez grâces à Dieu qui m'a illuminée? » Froment était venu pour affermir cette femme et il en était affermi lui-même. Il était en « grande admiration de l'ouïr parler ainsi qu'elle parlait ». Une conversion si spirituelle, si sérieuse, devait avoir une grande signification pour la Réformation de Genève et comme le dit Calvin dans une autre circonstance où une seule femme aussi semblait avoir été convertie : « De ce bien petit surgeon devait sortir une Église excellente ». (Calvin sur Lydie, Actes 16.14)

Chapitre 3

Formation de l'Église, adhérents et opposants

Du 13 au 31 décembre 1532

Tandis que l'Évangile manifestait ainsi sa puissance dans Genève, l'évêque persistait dans son inflexible hostilité. Les magistrats genevois avaient de grands égards pour lui. Le 13 décembre 1532, le Conseil lui envoya des députés pour obtenir son consentement à un impôt jugé nécessaire; le sieur Chapeaurouge, l'ancien capitaine général Philippe et d'autres se présentèrent respectueusement devant lui. L'amour de l'ordre et l'obéissance due aux puissances établies étaient dans le caractère des hommes d'État genevois et, quoique navrés des abus dont le pouvoir de l'évêque était la source, ils ne pouvaient prendre sur eux de faire quoi que ce soit sans son consentement. L'évêque, flatté de ces égards, fit pendant deux jours bon accueil aux députés; mais le troisième jour, toute sa mauvaise

humeur lui revint. Les ambassadeurs s'étant de nouveau présentés devant lui, il leur dit vivement : « Je ne vous accorderai rien, pas même un écu, et j'obligerai Messieurs de Genève à me demander pardon, mains jointes et à genoux ». Le 26 décembre, les envoyés rapportèrent ces paroles au Conseil qui en fut irrité. Et tandis que l'évêque envoyait à Genève de tels messages, qui n'amélioreraient pas la cause de la papauté, la Réformation, au contraire, cherchait de toutes les manières à éclairer les esprits et à gagner les coeurs.

Froment, en rapport avec Farel et les fidèles de la Suisse, en recevait des Testaments, des traités, des livres de controverse, que ses amis et lui semaient de tous côtés dans la ville et qui y étaient lus avec avidité. De jour en jour, de nouvelles personnes étaient gagnées à la foi évangélique. Il y en avait de toutes les classes. Un certain bourgeois nommé Guérin, qui fabriquait et vendait des bonnets aux gens de la ville et de la campagne, prêtait l'oreille, tout en travaillant dans sa boutique, à tout ce qui se disait autour de lui, et songeait

sérieusement à la religion et aux abus de la papauté. Un jour, il se décida à se rendre à la Croix d'Or. Les paroles qu'il y entendit, touchèrent son coeur, éclairèrent son esprit. Sensible, intelligent, modeste, d'un caractère décidé, il se donna à la cause de Dieu de toute son âme, et bientôt il devint l'aide de Froment. Il y avait même parmi les convertis des gens de tout âge. Claude Bernard avait une fille de sept à huit ans, à qui il fit connaître de bonne heure la sainte Écriture. L'intelligence précoce de l'enfant fut frappée de quelques passages simples et clairs qui condamnaient les superstitions populaires; et la petite controversiste confondait, nous dit-on, les prêtres ignorants. Incapables de lui répondre, ils disaient partout qu'elle était possédée du démon. Un Français de distinction passant à Genève, voulut la voir et fut charmé de ses grâces enfantines et de sa piété.

On vit bientôt qu'il ne s'agissait pas seulement d'une nouvelle doctrine; une réformation morale accompagnait le renouvellement de la foi. Claudine Levet avait fort aimé la parure dans le temps de son

catholicisme bigot; sa conscience lui reprochait d'avoir été déraisonnable dans la recherche des accoutrements somptueux, et plus empressée à orner son corps qu'à parer son âme. Elle s'enferma un jour dans cette chambre où elle avait entendu l'appel de Dieu, se dépouilla de toute parure superflue, « posa ces parements et ces dorures, dit Froment, qui ne lui avaient servi qu'à se présenter d'une manière superbe, comme un paon qui fait la roue », et dès lors elle eut une mise simple et décente. Ayant vendu ses plus belles robes et ses autres atours, elle en donna l'argent aux pauvres, particulièrement aux fidèles évangéliques de France qui, chassés de leur patrie pour la vérité, venaient à Genève. Toute sa vie, elle aima à recevoir des réfugiés dans sa maison. « Vraiment, disait-on, elle fait comme Tabitha appelée Dorcas (Actes 9) et elle est digne d'être mise en mémoire perpétuelle. »

Claudine ne s'en tenait pas là; elle faisait connaître franchement, doucement la vérité précieuse qu'elle avait reçue, et la répandait « partout où elle se trouvait, çà et là dans la ville ».

Les prêtres, alarmés à la vue d'une transformation si étonnante, s'efforcèrent de la ramener aux pratiques de l'Église; mais Claudine « leur montrait bénévolement par les Écritures ce qui était nécessaire » (la foi et la charité). Tous ceux de la ville étaient étonnés de l'entendre parler comme elle le faisait.

La nouvelle de sa conversion fit surtout une grande sensation parmi les dames genevoises. Un jour, les plus mondaines se trouvant ensemble, ne parlaient d'autre chose que de la dame Levet et de son éloignement de la messe et des divertissements. C'étaient Pernette Balthasarde, femme de l'un des conseillers, l'épouse de Baudichon de la Maisonneuve, la femme de Claude Pasta, Jeanne-Marie de Fernex, et plusieurs autres honnêtes et riches bourgeoises. « Hélas! disaient-elles, comment se fait-il qu'elle ait été changée en si peu de temps! » Elles l'avaient aimée; aussi regrettaient-elles fort qu'elle se fût perdue... Elles déversaient sur Froment leur colère. « Elle a entendu ce cagne [chien], disaient-elles, et elle en a été vite ensorcelée. » Ces dames se décidèrent à ne

plus la voir.

Claudine ne désespéra pas de ses amies. Elle continua à vivre pour Dieu, et chacun put voir qu'une vie sainte et pleine de bonnes oeuvres découlait de sa foi. Les dames genevoises, tout en ne voulant pas la fréquenter, la suivaient des yeux; et remarquant « qu'elle persévérerait dans le bien, et qu'elle était toujours constante en exemple de sainte conversation », elles se rapprochèrent d'elle. Elles étaient curieuses de connaître la cause de ce singulier changement, et commencèrent à lui parler quand elles la rencontraient; quelques-unes vinrent même la voir. Alors Claudine, les recevant avec affection, leur parla de ce qui remplissait son coeur (c'était ce que ses amies désiraient); elle leur présenta le Nouveau Testament et les invita à le lire, à aimer le Sauveur; plusieurs de ces dames furent converties, en particulier celles que nous avons nommées. Claudine, qui était pour elles un « exemple de vie et de charité », les pressa de s'appliquer à une conduite chrétienne. « Mettez bas vos grandes pompes, leur disait-elle, habillez-vous simplement, sans superflu, et adonnez-vous à de

grandes charités. La foi vient en premier lieu, mais après cela viennent les bonnes oeuvres. » Ces femmes montrèrent en effet dès lors beaucoup de compassion pour les malheureux. La renommée en était grande et l'Évangile en était honoré. Il semblait admis que nul n'était homme ou femme chrétiens, s'il n'avait quelque pauvre étranger persécuté dans sa maison. Tel était le christianisme de Genève au moment où il commençait à paraître, et tel il fut pendant deux siècles.

Aimé Levet, d'abord très opposé à Froment et à l'Évangile, s'était peu à peu adouci. La sainteté et la charité de sa compagne lui firent goûter la Parole de Dieu; « Claudine gagna ainsi son mari au Seigneur ». Dès lors elle eut plus de liberté, et les réunions de la Croix d'Or étant insuffisantes, il se forma soit dans sa maison, soit dans d'autres, de petites assemblées. Quand il n'y avait pas d'évangéliste capable d'expliquer la Bible, on priait cette pieuse chrétienne de le faire. « Personne, lui disait-on, n'a reçu du Seigneur plus de grâces que vous. » Claudine lisait alors l'Écriture et disait avec simplicité les vérités et les grâces qu'elle y avait

trouvées. Les réformateurs ont rappelé le précepte de saint Paul : Que vos femmes se taisent dans l'Église (1 Corinthiens 14.34) ; mais ils ont ajouté : « Il faut entendre ceci de la charge ordinaire, car il pourra advenir une telle nécessité, qu'il sera requis d'une femme de parler en public. » Bientôt le modeste Guérin qui étudiait sa Bible jour et nuit, et d'autres chrétiens encore, prirent une grande part dans cette oeuvre d'évangélisation.

L'Église se formait. Il y avait eu d'abord çà et là dans Genève quelques âmes réveillées isolément; maintenant, à l'élément d'individualité, qui est le premier, se joignait celui de communauté, qui n'est pas moins nécessaire, car le christianisme est un levain qui doit faire lever toute la pâte. Ceux qui avaient commencé à croire se réunissaient pour avancer ensemble dans la foi. Sans doute ce n'était pas encore l'Église dans son état complet, avec toutes ses institutions. Les croyants, même sans former une Église, peuvent agir l'un sur l'autre, prier en commun, célébrer ensemble la cène; c'est ainsi que les choses commencent d'ordinaire. Cet état de transition, dont il faut reconnaître la

légitimité, prouve que l'organisation ecclésiastique, avec ministres, anciens, diacres, presbytères, synodes, n'a pas la priorité dans le christianisme, que c'est à la foi et à la sanctification chrétienne que la prééminence appartient. Toutefois cette manière d'être imparfaite ne peut suffire; elle a bien des lacunes, elle offre bien des périls. L'Église doit se former. Elle parvint en effet plus tard dans Genève, sous Calvin, à sa forme complète. Il serait ridicule de nier à l'homme le droit d'être d'abord enfant; mais il ne le serait pas moins de lui refuser le droit et le devoir de devenir homme.

Un secours inattendu arriva à ce moment-là aux évangéliques. Un franciscain, venu de l'étranger, commença à prêcher l'Avent dans l'église de Rive, et ce moine, Christophe Bocquet, se trouva avoir quelque penchant pour l'Évangile. Appelé à prêcher dans une ville où les deux partis se faisaient la guerre, il laissait les superstitions et les injures, thème fréquent de quelques prédicateurs catholiques, mais en même temps il s'abstenait de certaines doctrines distinctives de la Réformation qu'il ne comprenait guère, et s'en tenant à un

certain fonds commun de christianisme, faisait des sermons modérés. Vêtu de la robe brune, ceint de la corde, la tête humblement inclinée, il entra dans l'église des Cordeliers, montait en chaire et contemplant la foule mélangée qui la remplissait, il annonçait à tous un Sauveur, venu non en apparence magnifique, mais en affection débonnaire, et il demandait qu'à sa vue tous les coeurs s'égayent de joie. Les évangeliques étaient édifiés, et le nombre de ceux qui fréquentaient l'église, augmentait de jour en jour. Mais à peine le frère Christophe « avait-il parachevé son sermon » que les huguenots couraient à l'assemblée de Froment, dont la trompette rendait un son moins confus. Ils n'étaient même pas seuls à s'y rendre. Plusieurs catholiques entendant dire aux réformés que le moine et le maître d'école prêchaient au fond les mêmes choses, suivaient la procession qui se rendait à la Croix d'Or, et quelques-uns prenaient goût à ce qu'ils entendaient.

Ainsi, le peuple s'éclairait de plus en plus. Les évangeliques se réunissaient tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre; ils lisaient les petits traités qu'on leur

envoyait, ils les discutaient; mais surtout ils s'attachaient à la sainte Écriture. C'était là seulement que ces simples chrétiens voulaient chercher les lumières dont leur conscience avait besoin. « Étudions particulièrement l'Écriture sainte, disaient ils, afin de distinguer dans la religion ce qui vient de Dieu, de ce que les hommes y ont ajouté. » Les Genevois sortaient de ces conférences affermis et joyeux, et leur amour de la Parole de Dieu ne cessait de s'accroître.

Si la Réformation avait de fidèles adhérents dans Genève, elle y trouvait des adversaires énergiques. Les prêtres étonnés, désorientés, semblaient dormir. Se contentant d'une guerre de détails, ils ne faisaient pas au mouvement évangélique une opposition vive et combinée. Ce furent les laïques qui poussèrent le cri d'alarme. S'indignant de l'inertie de leur clergé, ils donnèrent le signal de la guerre sainte, destinée selon eux à chasser les infidèles de leur bien-aimée Sion. À leur tête se trouvait Thomas Moine, homme décidé, passionné, parlant avec facilité, et qui avait ainsi acquis une grande considération dans le parti

romain; il se plaignait de ce qu'on laissait l'ennemi s'établir peu à peu dans l'antique cité épiscopale. Il disait qu'il était temps de se réveiller; il reprochait aux ecclésiastiques de Genève leur lâcheté, Moine ne parla pas en vain.

Le vicaire de la Madeleine, touché de ces discours, résolut de relever l'honneur de son Église et de sa corporation, et annonça qu'il prêcherait contre le maître d'école hérétique et même contre le prédicateur étranger. Le vaste temple fut bientôt plein de fervents catholiques, au milieu desquels se trouvaient aussi des réformés, en particulier Chautemps, Cl. Bernard, Salomon et Perrin. Le vicaire loua l'Église catholique, apostolique et romaine, exalta son chef qui est, dit-il, le représentant même de Dieu, et défendit son culte, ses institutions. Puis, ayant fait ainsi l'éloge de la bergerie, il décrivit les loups qui tournaient autour d'elle, pour dévorer les brebis. Il accusa Froment d'ignorance, de mensonges, et conjura ses auditeurs de ne pas se jeter entre les pattes des bêtes fauves, des larrons, des brigands...

Les quatre huguenots qui l'avaient entendu, se réunirent au sortir de l'église pour examiner ce qu'il y avait à faire. Ces hommes qui, au premier moment, avaient fait ainsi que d'autres un si mauvais accueil au maître d'école, avaient été touchés (au moins trois d'entre eux) par la simple prédication de l'Évangile. La Bible, nous l'avons vu, était devenue leur tribunal d'appel, ce qui désolait les prêtres, qui n'osaient nier la divinité de ce livre, mais qui, ne l'ayant jamais étudié, étaient fort embarrassés pour y trouver les preuves de leurs dogmes. Après avoir délibéré, Chautemps et ses amis se rendirent chez le vicaire : « Froment, lui dirent-ils, est un homme docte et lettré; vous dites qu'il a menti, prouvez-le par la sainte Écriture. » Le vicaire y ayant consenti, les huguenots demandèrent que la dispute se fit dans un lieu public, pour que tous pussent en profiter; mais le prêtre exigea qu'elle eut lieu dans le presbytère; les champions de la Réformation cédèrent et l'on s'entendit; la dispute devait avoir lieu le dernier jour de l'année. Le pauvre vicaire (il se nommait Claude Pelliez) était très embarrassé; il se retira dans sa chambre, prit sa Vulgate qu'il n'ouvrait pas

souvent, et se mit à chercher des passages pour combattre les doctrines réformées; mais il avait beau feuilleter, il ne trouvait rien.

Le 31 décembre, jour de saint Sylvestre, après midi, Chautemps, Bernard, Perrin et Salomon arrivèrent au presbytère de la Madeleine, l'épée au côté selon la coutume. Quelques prêtres que le vicaire avait convoqués s'y trouvaient déjà; mais le champion du catholicisme romain se faisait attendre; il n'avait pas encore pu trouver un seul texte et pourtant les adversaires étaient là. Les quatre huguenots détachèrent leurs ceintures, jetèrent leurs épées sur le lit et, se plaçant avec les prêtres autour d'une table, ils se mirent à parler familièrement avec eux. Enfin le vicaire, qui avait eu peine à se détacher de ses feuilles, espérant toujours y trouver quelque chose, arriva avec un gros volume sous le bras. Les huguenots, qui entouraient la table se levèrent; il y avait dessus, il faut le dire, des bouteilles de vin, qu'ils avaient vidées en commun avec les prêtres en attendant le curé; Perrin avait payé. Alors la conférence commença. Le vicaire ouvrit son gros volume où

quelques bandes de papier indiquaient les places qu'il croyait lui être favorables, et lut un long passage contraire à la doctrine de Froment. « Qu'est-ce que ce livre? s'écria Perrin; ce n'est pas la Bible? » Les huguenots ajoutèrent : « Vous n'avez pu trouver dans la Bible un seul mot pour répondre à Froment! » Et ils se moquaient de lui. Comment, dit le vicaire rouge de colère, que dites-vous?... Ce sont les « Commentaires perpétuels sur la Bible » *Postillae perpetuae in Biblia* de l'illustre Nicolas de Lyra! Mais vous avez promis de réfuter Froment par les Écritures de Dieu. Lyra, reprit le prêtre, le grand Lyra en est l'interprète le plus approuvé. » Les huguenots étaient décidés à ne pas accepter les commentaires des hommes, comme étant la Parole même de Dieu. La Bible incorruptible, infaillible, devant laquelle tous les systèmes humains devaient tomber, telle était à leurs yeux l'unique autorité. « Lyra n'est pas un bon docteur, reprit Perrin. Oui! Non! Oui! Vous ne tenez pas votre parole! » Perrin avait de l'intelligence, plutôt que de la vraie piété; il était une lampe, mais sans huile. Orgueilleux, violent, téméraire, il voulait que tout pliât devant lui; le

vicaire le voulait de même. La querelle s'échauffa, et au lieu de discuter, on s'injuria. Alors un des ecclésiastiques s'échappa furtivement et tout à coup une troupe de prêtres entrèrent ayant à leur tête un certain de la Roche, qui tenait une épée dégainée à la main, et la poussait ferme devant lui. « Quoi, dit Claude Bernard, nous sommes venus en toute bonne foi, quatre seulement dans votre maison pour disputer; nous avons bu avec les vôtres, nous avons jeté nos épées sur le lit... et vous faites venir séditionnellement une troupe de prêtres en armes. C'est un guet-apens! » À ces mots, les quatre citoyens prennent leurs épées, se fraient un chemin à travers leurs opposants, descendent sur la place et s'y arrêtent, prêts à se défendre. Un des prêtres courut aux cloches de la Madeleine et fit sonner le tocsin. Ainsi se termina la première dispute théologique à Genève.

C'était environ midi, heure favorable à l'émeute. En entendant la cloche de la Madeleine, la ville fut émue et le monde accourut. On disait que les huguenots voulaient s'emparer de l'église pour y faire prêcher le maître d'école. Des prêtres

s'avançaient avec leurs adhérents, afin de défendre le sanctuaire; et des huguenots prenaient les armes pour protéger leurs frères, bloqués devant le temple. « Hélas! disaient les amis de la paix, les prêtres eux-mêmes sonnent le tocsin et engagent ainsi les citoyens à s'égorger les uns les autres! » Les quatre huguenots, l'épée nue, adossés au mur de l'église, se préparaient à recevoir rudement le clergé; ceux de leurs amis qui arrivaient, se rangeaient à côté d'eux. Le tumulte était général. « Serrons l'église, » disaient les prêtres. Ils voulaient l'entourer pour empêcher qu'un évangélique n'y entrât. De tous côtés des huguenots et des catholiques couraient à la Madeleine. L'épouvante saisit les plus timides. Les pauvres dames [religieuses] de Sainte-Claire, qui étaient à dîner, entendant le bruit, se levèrent de table tout effrayées. « Hélas! dirent-elles, ils nous ont menacées de nous faire marier... ils vont accomplir leur abominable dessein! » Elles firent une procession dans leur église et dans leur jardin, avec grande dévotion et avec larmes.

On sortait en ce moment du conseil; deux des

syndics, Ramel et Savoie, qui descendaient chez eux, devaient passer au milieu de l'émeute. Les deux partis étaient sur le point d'en venir aux coups. Les syndics s'avancèrent, arrêtaient les combattants, étendant leur bâton d'office, et leur ordonnèrent de poser les armes, ce qui fut fait. « Il n'y eut point de meurtre ni de violence. »

Mais tout n'était pas fini. Quelques membres du chapitre et plusieurs prêtres, apprenant qu'il y avait une bataille autour de Sainte-Madeleine, s'étaient groupés dans la rue des Chanoines, et Guillaume Canal, curé de Saint-Germain, les haranguait. La foi catholique est menacée; le trône du pape est ébranlé; le grand honneur que l'on doit à Marie est en danger... Il faut se jeter sur ceux qui l'attaquent et délivrer la ville de leurs personnes et de leurs erreurs. Tel était le sommaire de son discours.

Le tumulte étant alors apaisé autour de l'église, le lieutenant de justice (de Châteauneuf) s'était porté à la rue des Chanoines, où il < avait appris que les prêtres s'agitaient; les voyant décidés à descendre à la suite de Canal, l'épée à la main, du

côté de la Madeleine, il leur donna ordre de s'arrêter. Le curé de Saint-Germain, n'entendant pas se soumettre aux ordres d'un magistrat civil, se précipita avec emportement vers le temple. Châteauneuf mit la main sur lui; alors le curé rebelle se retourna, et leva son arquebuse sur cet officier; mais noble Jean Lect arrêta le coup. Canal se sauva et les autres prêtres se dispersèrent.

Le soir, le conseil s'assembla. Les deux opinions avaient des représentants dans ce corps, qui clochait des deux côtés. Après un tumulte comme celui qui venait d'avoir lieu, il fallait prendre quelques mesures, d'autant plus que c'était le lendemain le premier jour de l'an, et qu'en de tels jours les esprits s'excitent plus facilement. Le conseil fit convoquer les principaux amis de la Réforme, Froment lui-même fut invité, mais les registres ne mentionnent pas sa présence. « Nous vous exhortons, dirent les syndics, à faire qu'Antoine Froment cesse de disputer et de prêcher, ainsi que les autres, qui enseignent par les maisons; et nous vous conjurons de vivre comme vos pères. » Nul ne voulut rien promettre. Au

contraire, les réformés en se retirant disaient : « Nous irons entendre la Parole de Dieu partout où nous le pourrons, personne n'a le droit de la cacher. » Puis se rendant vers Froment, ils le supplièrent de ne pas se taire devant ces défenses. « Nous sommes contraints, disaient-ils, d'entendre le maître d'école et ses amis, parce qu'on n'observe pas l'arrêt du conseil qui a commandé de faire prêcher la Parole de Dieu dans toutes les paroisses. » Les réformés, tout en voulant avant tout obéir à Dieu, se plaçaient donc dans le droit; ils invoquaient des ordonnances légitimes; c'était le terrain sur lequel ils entendaient se maintenir.

Le conseil reconnaissant que cette position des évangéliques était inattaquable, appela le vicaire épiscopal, l'abbé de Bonmont, et le pria de retenir à Genève le cordelier qui avait si bien prêché l'Avent, et de presser les Dominicains de se pourvoir de leur côté d'un prédicateur propre à édifier leur auditoire; il demanda qu'il y eût dans toutes les paroisses de vrais prédicateurs de la Parole de Dieu. Le vicaire épiscopal, homme pacifique, s'engagea à tout, et même à punir le

prêtre Canal.

L'émeute était apaisée; mais une grande agitation régnait encore dans les esprits. Les uns disaient que la tempête était finie, les autres qu'elle pourrait bien se lever de nouveau. Comme c'était le soir de la saint Sylvestre, de nombreuses réunions se formaient dans la ville, et les catholiques et les huguenots, également échauffés, attendaient avec anxiété le lendemain.

Chapitre 4

Le sermon sur la place du Molard

Premier de l'an 1533

Depuis vingt années environ, la liberté déblayait l'emplacement où l'Évangile devait élever son temple. Depuis près de huit ans, quelques voix pieuses avaient annoncé la doctrine du salut dans des conversations ou des réunions particulières. Mais la Réformation n'avait pas encore été prêchée ouvertement au peuple. L'heure qui devait la rendre une chose publique et notoire allait arriver; on allait voir naître les principes de cette puissance morale qui, pendant deux siècles, quelle que fût la petitesse de son origine, a compté pour quelque chose dans les destinées de la chrétienté; qui, soufflant le feu, c'est-à-dire inspirant aux amis de la Réformation un céleste courage, a fait livrer contre les Jésuites et l'Inquisition d'héroïques batailles, et ainsi sauvé de rudes assauts l'Évangile

et la liberté. Genève allait entendre un protestant.

La dernière nuit de l'an 1532 s'était écoulée, et le premier jour de l'année 1533 commençait. Dans toutes les maisons, les parents et les amis se souhaitaient la bonne année et les réformés la désiraient meilleure que toutes les autres. Les embrassades de famille terminées, on se rendit à l'église. Bocquet prêchant de nouveau au monastère des Cordeliers, beaucoup d'évangéliques y allèrent. Mais à peine le moine eut-il fini qu'une grande foule de ses auditeurs sortit du temple et se jetant dans la rue de Rive se porta précipitamment à la Croix d'Or. Il y avait dans le nombre des curieux qui, sachant que le conseil avait interdit les prédications de Froment, avaient un désir d'autant plus grand de l'entendre. En un moment, la salle se remplit, ensuite l'escalier, puis le porche, l'allée, enfin la rue devant la maison. Froment arriva avec quelques amis. « Oh! dit-il en voyant la multitude entassée, les rues sont si pleines que l'un foule l'autre. » Il tâcha toutefois de se faire jour à travers les masses; ses amis l'aidaient; mais quoiqu'il fit, tous ses efforts pour entrer furent inutiles.

Cet événement était-il totalement imprévu? N'y avait-il pas un plan secret des huguenots? Ces hommes si énergiques n'étaient-ils pas décidés à sortir enfin l'évangéliste de son étroite salle d'école et à le faire prêcher publiquement? N'y avait-il pas quelque chose de vrai dans l'assertion de la soeur Jeanne, que déjà la veille, ils avaient désiré le faire prêcher dans le vaste temple de la Madeleine? Et ne pourrait-on pas croire que n'ayant pu réussir, ils voulaient maintenant se dédommager en prenant un temple plus vaste encore, et faire prêcher le réformateur sous la voûte des cieux? Ces suppositions semblent vraisemblables, mais on ne peut les appuyer de témoignages décisifs. Quoiqu'il en soit, la foule reconnut Froment, elle vit qu'il ne pouvait parvenir jusqu'au lieu ordinaire de ses méditations. Ceux qui étaient dans la rue comprirent que, même si l'évangéliste réussissait à entrer à la Croix d'Or, eux pourtant seraient laissés dehors. Ce n'était pas ce qu'ils entendaient. « Au Molard! » cria une voix, et bientôt tous répétèrent de toutes leurs forces : « Au Molard, au Molard. »

Le Molard était situé dans le quartier le plus et le mieux peuplé de la ville, près du lac et du Rhône. C'était un vaste carré long, à deux cents pas environ de la Croix d'Or. Froment hésitait, mais la foule s'ébranla et l'emporta, comme l'eût fait le courant d'un fleuve, jusqu'à l'angle sud-ouest de la place, où se tient encore le marché aux poissons. Les revendeuses étaient là, avec leur marchandise toute fraîche, étalée sur leurs bancs. Les huguenots ne trouvant pas d'autres chaires, prirent un de ces bancs, et invitèrent Froment à y monter. Il était calme mais ferme et décidé, comme son maître Farel, à prêcher en tout lieu la vérité.

Au moment où sa tête parut au-dessus des autres, la multitude qui remplissait la place fit éclater sa joie, et tous ceux qui l'entouraient crièrent de plus en plus fort : « Prêchez-nous, prêchez-nous la Parole de Dieu ! » Froment, touché, répondit à haute voix : « C'est aussi celle qui demeurera éternellement ». Le tumulte était si grand que le prédicateur n'eût pu se faire entendre. « Il leur fit signe de la main de faire silence, et ils se turent. » « Invoquez Dieu avec moi », dit-il; puis

descendant du banc, il se mit à genoux sur la terre. Il était ému; les larmes coulaient le long de ses joues; un grand silence régnait sur cette place, qui fut si souvent à cette époque le théâtre d'agitations tumultueuses. Les uns s'agenouillaient, les autres se tenaient debout; toutes les têtes étaient découvertes; même ceux qui étaient étrangers à l'Évangile semblaient recueillis. Froment joignit les mains, leva les yeux au ciel, et parlant si distinctement que tous l'entendaient comme s'ils avaient été près de lui, il dit :

« Dieu éternel, père de toute miséricorde, tu as promis à tes enfants de leur donner tout ce qu'ils demanderaient avec foi, sans rien leur refuser, moyennant que ce soit chose juste et raisonnable; et tu as toujours exaucé tes serviteurs, qui sont opprimés de tant de manières. Tu connais maintenant quel est le besoin de ce pauvre peuple... mieux que lui et que moi... Ce besoin, c'est principalement d'entendre ta Parole. Il est vrai que nous avons été ingrats à te reconnaître pour notre seul Père, et ton propre Fils Jésus-Christ, que tu as envoyé à la mort pour nous, afin d'être notre seul

Sauveur et intercesseur. Cependant, Seigneur, tu nous as promis que toutes les fois que le pauvre pécheur se retire vers toi, par le moyen de ton Fils, né de la vierge Marie, tu l'exauces. Nous savons, et même nous sommes assurés que tu ne demandes point la mort et la confusion des transgresseurs, que tu veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent... Tu veux qu'ils ne demeurent pas sous la grande tyrannie de l'Antichrist, sous la main du diable et de ses serviteurs, qui ne font que batailler contre ta sainte Parole et dissiper ton oeuvre... Ô notre Père! vois ce pauvre peuple aveugle et conduit par des aveugles, tellement qu'ils tombent tous dans la fosse et ne peuvent en être relevés que par ta miséricorde... Relève-les donc, par ton Saint-Esprit, ouvre leurs yeux, leurs oreilles, leur entendement, leur coeur afin que, reconnaissant leurs fautes, ils regardent à la bonté de ton Fils, que tu as donné à la mort pour eux! Et puisqu'il t'a plu, Seigneur, de m'envoyer à eux, fais-leur à eux et à moi, cette grâce infinie, de leur faire recevoir, par ton Saint-Esprit, ce que tu mettras en la bouche de ton serviteur qui, certes, est indigne de porter une si grande ambassade. Toutefois, puisqu'il t'a plu de

me choisir parmi les choses débiles de ce monde, donne-moi force et sagesse tellement que ta puissance soit manifestée... non seulement en cette ville, mais dans tout le monde. Comment ton serviteur subsisterait-il en la présence d'une si grande multitude d'adversaires, s'il ne te plaisait de le fortifier! Montre donc que ta vertu est plus grande que celle de Satan et que ta force n'est pas comme celle des hommes! » Froment termina sa prière par l'Oraison dominicale [le Notre Père].

Le peuple était touché; il avait souvent entendu les prières machinales des prêtres, mais non prier de coeur. On se disait que les réformateurs n'étaient pas certes des gens de parti, mais des chrétiens qui voulaient le salut des hommes. L'évangéliste se releva et remonta sur le banc, qui allait devenir à Genève la première chaire de la Réformation. Il avait appris la conduite des curés de la Madeleine et de Saint-Germain; il était ému de l'opposition furieuse des prêtres à la prédication de l'Évangile. Il avait encore devant les yeux leurs épées et leurs arquebuses. Il résolut de leur opposer l'épée de l'Esprit, qui est la Parole de Dieu. Il fallait

détourner les Genevois des docteurs qui les abusaient et les diriger vers les saintes Écritures. Il fallait rompre avec la papauté. Tous les regards étaient fixés sur lui; on le vit prendre un livre, c'était l'Évangile. Il l'ouvrit au septième chapitre de saint Matthieu et y lut ces paroles : « Prenez garde aux faux prophètes qui viennent à vous en vêtements de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs; vous les reconnaîtrez à leurs fruits. » Alors fixant les yeux sur son immense auditoire, et exprimant dès les premiers mots la pureté de sa foi dans les mystères de Dieu, Froment dit : « Notre Sauveur Jésus-Christ, vrai Dieu et homme, conçu du Saint-Esprit et né de la vierge Marie, connaissant les choses qui devaient advenir, prévoyait que les faux prophètes ne viendraient pas avec une face hideuse, mais avec les plus belles apparences du monde sous couleur de sainteté et vêtus de peaux de brebis, tellement que les enfants de Dieu seraient séduits. C'est pourquoi il exhortait ses disciples à être prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Notre Dieu ne veut pas avoir un peuple fou, écervelé, mais doué d'une grande prudence, qui sache distinguer entre la

doctrine de Dieu et celle des hommes. Celui qui ne le sait pas s'égaré, et ressemble plutôt à un pourceau qui ne discerne pas les choses bonnes des choses vilaines, et reçoit tout à la volée... Ah! si le serpent qui n'est qu'une bête brute est si prudent en sa génération, s'il ferme les oreilles pour ne pas ouïr la voix de l'enchanteur, s'il dépose sa vieille peau quand le temps de le faire est arrivé, ne craindrons-nous pas de suivre la doctrine controuvée [inventée et mensongère] des hommes? Ne poserons-nous pas notre ancienne peau, pour en revêtir une nouvelle? Oui, il faut nous dépouiller de notre vieille nature qui est le péché, Satan, l'idolâtrie, l'impureté, les rapines, l'hypocrisie, l'orgueil, l'avarice, la fausse doctrine, et revêtir l'homme nouveau qui est Christ... Il ne nous servirait de rien d'entendre la Parole de l'Évangile, si nous ne voulions changer nos vues méchantes, et de connaître les faux docteurs, si nous ne voulions les éviter. Quoi! connaissant des bêtes venimeuses, habiterions-nous avec elles? Voyant un plat de poison, ne nous garderions-nous pas d'en manger?

« Mais Christ veut encore que nous soyons

simples comme des colombes. Non d'une simplicité d'hypocrisie monastique ou de bigoterie, mais d'une simplicité de coeur, sans fiel, aimable comme celle des colombes... Si nous cheminons avec une telle simplicité, nous vaincrons tous nos ennemis, comme Jésus-Christ a vaincu ses adversaires par sa douceur... Ne nous mettons pas à battre, à tuer, à brûler, ainsi que le font les tyrans. L'enfant de Dieu, pour se défendre, n'a d'autre couteau que celui de la Parole de Dieu, mais ce couteau-là tranche des deux côtés, et atteint jusqu'à la moelle. »

Chacun comprenait ce que Froment voulait dire et plusieurs se rappelant l'émeute de la veille se regardaient en souriant. Mais, tandis que ces paroles prononcées avec feu remuaient la foule assemblée au Molard, il y avait encore plus d'agitation dans le reste de la ville. Les prêtres étaient en colère; ils avaient voulu fermer les salles d'école de Froment et maintenant il prêchait sur la grande place. Ils allaient de l'un à l'autre; ils excitaient les laïques : « Les luthériens, disaient-ils, ont mené leur idole à la place du Molard pour l'y

faire prêcher ». Le vicaire épiscopal, instruit par eux, avertit les syndics, et ceux-ci appelèrent le grand sautier, Falquet, et lui donnèrent l'ordre de faire cesser cette prédication. Cet officier descendit aussitôt au Molard; les huissiers lui frayèrent un chemin à travers la foule et, étant arrivé jusqu'à Froment, qui parlait alors avec une grande hardiesse, il étendit son bâton vers le prédicateur et lui dit : « Au nom de Messieurs, je vous commande de ne plus prêcher. »

Froment s'arrêta et se tournant vers le grand sautier, lui répondit à haute voix : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. Dieu me commande de prêcher sa Parole; toi, tu me le défends. À ce, je ne suis pas tenu d'obéir. » Cependant l'apparition de la force publique causait une certaine sensation dans l'auditoire. L'évangéliste le remarquant, se tourna vers le peuple et dit : « Ne vous troublez point, mes amis, mais écoutez ce que notre Seigneur dit, qu'on doit se garder des faux prophètes. » Chacun se calma; le silence se rétablit, et le grand sautier voyant l'évangéliste décidé à parler, jugea que le plus sûr était d'en référer à ses

seigneurs, et il s'en retourna avec ses huissiers. Alors Froment reprenant son discours, dit :

« Pour se garder des faux prophètes il faut connaître qui ils sont, quelle est leur doctrine, quelle est leur vie et de quoi ils sont vêtus. Quand ils vous auront été dépeints au vif et sous toutes leurs couleurs, vous fuirez leur doctrine et leur vie, comme étant plus dangereuses que la peste. Les pestes dont Dieu vous a visités ci-devant, ne vous ont touchés qu'au dehors; mais celle-ci, plus venimeuse que tous les autres venins de la terre, infecte l'âme, la tue et la met à perdition. De cette peste, nous et nos pères, nous avons tous été infectés déjà environ l'espace de mille ans. Ce n'est pas qu'elle soit arrivée tout à coup, et en apparence vilaine et difforme; non, elle est venue peu à peu, sous couleur de sainteté et sous vêtements de brebis; ces loups ravissants ayant même bonne intention... Mais quoique Jésus-Christ nous eût avertis de leur venue, et nous les eût montrés du doigt, nous avons été aveugles, et nous nous sommes laissés mener par le nez à la fosse du mensonge, comme de pauvres bêtes à l'abreuvoir...

Le fils de la perdition, celui qui dans le temple de Dieu, se fait adorer comme Dieu, vous l'adorez et vous faites ses ordonnances. Oh! quel brave maître vous servez, quels prophètes vous avez! Les connaissez-vous? Pour ne pas vous tenir en suspens, je déclare ouvertement que c'est du pape que je parle, et que les faux prophètes contre lesquels je vous mets en garde, ce sont les prêtres, les moines, et tous les autres de son ménage...

« Mais quelques-uns parmi vous, qui sont eux-mêmes de cette troupe, nous diront : C'est vous qui êtes les faux prophètes! Notre loi est ancienne, mais la vôtre n'est que de deux jours et jette dans le trouble les hommes de toute la terre. Pendant que les nôtres ont régné, nous avons tant de bien, tant de bonnes années, que c'était merveille! Mais depuis que vous êtes venus prêcher cette nouvelle loi, il n'y a eu que guerres, famines, pestes, divisions, noises, malveillances. Certes, vous n'êtes pas de Dieu.

« Eh bien, examinons ces propos. Voyons, cherchons quels sont les faux prophètes? Vos

prêtres ou nous?... Pour bien discerner la cause, il faudrait que les deux parties eussent un juge compétent, qui ne fût point accepteur de personnes et que les parties elles-mêmes ne fussent point juges en leur propre cause. Car si dans les jugements civils il faut bons juges, bonnes informations, bons témoins, bonnes raisons et lettres patentes, combien plus dans les choses de Dieu!... Nous prendrons en conséquence un juge compétent, et nous produirons témoins, lettres et coutumes anciennes pour la défense de notre droit.

»

La curiosité était excitée; on se demandait quel était le nom de ce juge. Jusqu'alors le pape avait été appelé le juge des controverses. Qui Froment allait-il donc mettre à la place? « En premier lieu, dit-il, le juge ce sera Dieu. Oui, Dieu qui juge d'un juste jugement sans regarder ni le pauvre ni le riche, ni le fou ni le sage, mais qui donne droit à celui à qui il appartient. Ce sera son vrai Fils Jésus-Christ, accompagné de ses bons et légitimes témoins, les prophètes et les apôtres. Et voici, continua-t-il en prenant le Nouveau Testament et le montrant au

peuple, voici des lettres scellées, signées du sang précieux de notre Seigneur et de tant de fidèles martyrs qui ont été mis à mort pour rendre ce témoignage. Qu'y lisons-nous? D'abord le Seigneur y censure les pharisiens, ces aveugles conducteurs (Matthieu 15.14). Or, pensez-vous que les vôtres (les prêtres romains) ne seront pas repris par lui?... Eux qui se disent saints par leurs mérites, seuls de l'Église, et veulent vous conduire, par leurs bulles, pardons, confessions auriculaires, messes et autres tracasseries ou badinages, qu'ils ont inventés de leurs têtes..., ce que les pharisiens n'ont jamais osé faire.

« De plus, le Seigneur en saint Matthieu rend ce témoignage : 'Il viendra de faux prophètes aux derniers temps qui vous diront : Christ est ici, Christ est là!' (Matthieu 24.23) Ne vous dit-on pas que Christ est là... aux parties intérieures de la maison sainte, caché au plus profond, dans un vase. Ne les croyez pas! Le vrai Christ est celui qui nous a rachetés par son sang. Cherchez-le par une vraie foi à la droite du Père; et non pas au profond de la maison, dans une armoire, dans le ciboire..., ainsi

que font vos nouveaux rédempteurs et sacrificateurs.

« Et que dit encore aujourd'hui Jésus-Christ, pour plus grande vérification des faux prophètes? Il dit non seulement qu'ils viennent en vêtements de brebis, mais qu'ils se promènent en longues robes et qu'ils dévorent les maisons des veuves en faisant semblant de prier beaucoup. (Luc 20.46; Marc 12.38; Matthieu 23.14). Le Seigneur ne défend pas qu'on porte de longues robes pour la nécessité du corps; mais il défend la superstition hypocrite qu'on y met, s'estimant être par de telles choses, meilleurs, plus saints que les laïques, être autrement accoutrés, tondus et rasés que nous... Oui, par de tels moyens, ils ont dévoré les veuves. Non que je veuille dire qu'ils mangent les femmes; c'est une manière de parler; comme on dit des tyrans qu'ils mangent leur peuple, et des procureurs qu'ils mangent leurs clients; cela veut dire leur substance; et non que, comme les anthropophages, ils mangent la chair des hommes. 'Ils ont cassé leurs os (pour avoir la moelle), dit un prophète, et ils en mangent, comme on mange la chair qu'on

cuit au pot.' (Michée 3.3)

« Or, regardez maintenant, peuple!... je vous en supplie, et jugez vous-mêmes. Dites-nous qui sont ceux qui portent de tels accoutrements, de telles robes longues, et qui mangent les veuves, en faisant semblant de prier beaucoup. Vous savez assez que ce n'est pas nous; car nous sommes accoutrés comme les autres; mais si les vôtres s'habillaient comme nous, ils seraient excommuniés et apostats...

« Il y a plus : Nous, nous ne donnons pas à entendre aux pauvres gens qu'ils doivent nous apporter de leurs biens et qu'alors nous les sauverons; que, priant pour eux et pour les morts, nous les sortirons du purgatoire... Mais les vôtres le font, et sous de telles couleurs, ils ont tiré sous leur patte, presque tous les biens de la terre. Et il ne faut en dire mot..., car celui qui en parlera sera soudainement mis à mort, ou excommunié, ou appelé hérétique et luthérien!

« Ah! Jésus-Christ, saint Paul et les autres

apôtres les dépeignent vraiment au vif, et il n'y a si aveugle, ni si ignare qui ne puisse facilement les reconnaître, excepté ceux qui ont peur de perdre leurs soupes grasses. Nos saintes Écritures les appellent fontaines sans eau, antichrists, mépriseurs de la seigneurie. Elles disent qu'ils s'adonnent aux doctrines des démons, qu'ils défendent de se marier, qu'ils commandent de s'abstenir des viandes que Dieu a créées pour les fidèles... (1 Timothée 4.1, 3). »

Pendant que Froment discourait ainsi sur la place du Molard, les magistrats réunis à l'hôtel de ville, apprenaient du grand sautier que le discours continuait. Les syndics en furent irrités. Les chanoines et les prêtres se dirent que le pouvoir civil étant impuissant, ils devaient se charger eux-mêmes de l'affaire; ils saisirent leurs armes et s'apprêtèrent à descendre. En même temps le conseil, décidé à faire un exemple, ordonna d'appréhender les prêcheurs partout où ils se trouveraient. En conséquence le lieutenant de police, le procureur fiscal, des huissiers, des soldats et des prêtres se rendirent en grand nombre au

Molard, échauffés, indignés de la hardiesse de l'évangéliste et décidés à le jeter en prison. Si Farel a été mis à l'abri de leurs coups, Froment du moins ne leur échappera pas! Tandis que cette troupe agitée descendait le Perron avec des pensées de mort, Froment, qui ne s'en doutait pas ou ne s'en souciait pas, continuait son discours au peuple de Genève.

« Il y a encore, disait-il, beaucoup d'autres chapitres des Écritures, qu'on pourrait produire pour plus grande démonstration; mais cela vous doit suffire et vous mettre en état de discerner si ce sont vos pasteurs ou nous qui sommes de faux prophètes. Il n'y a personne de vous qui ne sache bien que nous ne défendons ni le mariage, ni les viandes; que nous déclarons le mariage saint, ordonné dès le commencement du monde, à tous ceux qui n'ont pas le don de continence, sans aucune différence de personnes. Mais le pape fait autrement et dit : Que ceux qui n'ont pas une femme légitime aient une concubine (Distinction XXXIV, chap. xvi). Qui non habet uxorem, loco illius concubinam habere potest; car, ajoute-t-il, je

veux qu'ils soient saints... Certes, merveilleuse sainteté que celle-là!... Je vous en fais tous juges. Vous les connaissez depuis longtemps mieux que moi...

« Quant aux viandes, nous laissons chacun libre, comme l'a fait notre Seigneur, exhortant le peuple à en user raisonnablement, sans nul excès, ni superfluité, et en rendant grâces à Dieu... Mais ceux-ci font tout le contraire. Quoique Christ ait été envoyé du Père, pour nous enseigner la vérité, ils nous apportent mensonges, rêveries, fausses doctrines, défenses de mariage et de viandes, et toutes sortes de badinages, comme si c'étaient des choses saintes. »

À ce moment-là, un bruit confus se fit entendre. Claude Bernard, qui avait l'oreille et l'oeil aux aguets, aperçut une troupe armée qui débouchait sur la place. Le lieutenant de la ville, le procureur fiscal, les hommes d'armes et les prêtres armés, irrités, impatientés, envahissaient le Molard. Bernard sentit que la résistance était inutile, dangereuse; il ne fallait pas d'ailleurs que la

Réformation s'établît dans Genève par la violence, elle ne devait y entrer que par la conviction. Il n'y avait pas un moment à perdre, chacun comprenait ce qui arriverait à l'évangéliste, s'il venait à être saisi. Il fallait le sauver. Bernard donc s'élança de sa place, se précipite « fort échauffé » vers Froment, et lui crie d'une voix retentissante et de tous ses poumons : « Voici tous les prêtres qui viennent en armes!... Le procureur fiscal et le lieutenant de la ville les accompagnent... Pour l'honneur de Dieu, descendez de ce banc, et qu'on vous sauve la vie!... Sauvez-vous... sauvez-vous!... » Froment ne voulait pas descendre. En vain le suppliait-on; son coeur brûlait au dedans de lui; il s'apercevait que sa parole remuait les âmes... Comment abandonner son oeuvre dans un moment si décisif? Mais déjà les prêtres et les arquebusiers s'approchaient; déjà quelques huguenots mettaient la main sur leur épée et s'apprêtaient à repousser la cohorte sacerdotale. Il y aura des blessés, il y aura des morts. « De grâce, dit Bernard, pour l'honneur de Dieu, évitons l'effusion du sang. » Froment ne peut résister à ces paroles. Quelques-uns de ses amis le saisissent, le descendent de dessus le banc

et l'entraînent. Ils le font passer secrètement par une petite allée et ils arrivent ainsi dans la maison de Jean Chautemps. La porte s'ouvre et l'évangéliste est caché dans un lieu secret. En vain les prêtres et les soldats s'étaient-ils efforcés de l'atteindre; la masse des auditeurs s'était mise entre eux et lui. Le lieutenant commanda au peuple, « avec grand peine », de se retirer; et en effet, l'évangéliste étant en sûreté, l'assemblée se dispersa; et les magistrats et les prêtres, confus et irrités, vinrent raconter aux syndics cette seconde mésaventure. La Parole n'avait pas été semée en vain; plusieurs des auditeurs trouvaient qu'on leur avait donné cette année de belles étrennes. Tel fut à Genève le premier jour de l'an 1533.

Tous les prêtres et leurs adhérents n'étaient pourtant pas remontés à l'hôtel de ville. Froment avait disparu, mais il ne pouvait être loin. Quelques-uns rôdaient dans les rues adjacentes et cherchaient à découvrir la retraite du réformateur. À la fin l'un d'eux l'apprit. Chautemps était bien connu comme un évangélique décidé, et l'on se rappelait qu'il avait eu déjà Olivétan dans sa

demeure. Plusieurs catholiques s'établirent sous les fenêtres, et la nuit étant venue, on commençait à faire du bruit. Ceci effraya les amis de Froment. Le cherchant dans sa cachette, ils lui dirent : « Il faut vous transférer dans la maison d'un autre citoyen ». Ils passèrent par une porte de derrière et parvinrent, grâce aux ténèbres, à le conduire, sans qu'il fût reconnu, chez l'énergique Perrin, plus redouté que l'honnête Chautemps. Mais bientôt les prêtres et leurs adhérents s'y transportèrent : « Ami Perrin! criaient-ils, nous voulons ruiner ta maison, voire te brûler si tu ne donnes congé à ce luthérien. » Perrin usa d'habileté; il sortit et dit aux catholiques ameutés : « Nous avons la liberté de garder chez nous un serviteur, homme de bien, sans être contredit par personne ». Puis il dit à Froment : « Vous êtes mon serviteur, je vous engage comme tel; vous travaillerez pour moi. » En même temps, quelques-uns des amis de Perrin, fiers huguenots, s'avancèrent dans la rue et montrèrent aux prêtres une figure menaçante. Force fut à ceux-ci de se retirer. Les syndics décidèrent de convoquer le grand conseil pour le lendemain.

Les circonstances étaient graves. La nouvelle doctrine venait d'être prêchée publiquement. Le discours hardi de Froment avait fait impression, surtout sur les huguenots. Ils avaient reconnu que le moyen le plus sûr de garantir leur émancipation politique, c'était d'établir la Réformation religieuse. Sur la place du Molard l'Évangile et la liberté s'étaient donné la main. Les catholiques se demandaient si la domination du pape allait s'écrouler. Les partis divers s'animaient, s'apostrophaient et de vifs débats s'engageaient entre eux. Les politiques soutenaient que si la ville était divisée sur des matières aussi capitales, son irréconciliable ennemie, la Savoie, planterait sa croix blanche sur les murs, si longtemps convoités par elle. Certains laïques, pleins de confiance dans leur propre intelligence, demandaient s'il fallait permettre que des inconnus, des follateurs se mettent à débiter partout leurs folies?... Les prêtres parlaient le plus fort; ils demandaient aux Genevois s'ils voulaient abandonner la foi de leurs ancêtres, si la religion apostolique, catholique, attaquée, renversée, anéantie, devait faire place à une doctrine nouvelle qui entraînerait la ruine de

Genève. Les huguenots répondaient que si la religion annoncée par les réformateurs n'était pas celle du pape, des scolastiques, des conciles, peut-être même des Pères, c'était du moins celle des apôtres et de Jésus-Christ, et qu'elle était par conséquent plus ancienne que celle de Rome. Ils représentaient que le gouvernement papal n'étant autre chose que le despotisme dans l'Église, ne pouvait produire que le despotisme dans l'État. Les deux partis se tranchaient toujours davantage. Les syndics et les conseillers, désireux de rétablir la concorde, allaient tantôt à droite, tantôt à gauche pour apaiser les plus violents; mais c'était chose fort difficile.

Le 2 janvier, le conseil des Deux-Cents s'étant réuni, le premier syndic proposa « qu'il fût défendu de prêcher dans les maisons particulières ou dans les lieux publics, sans la permission de MM. les syndics ou de M. le vicaire épiscopal, et ordonné que tous ceux qui connaîtraient des prédicants coupables d'infraction à cette loi, soient obligés de les révéler, sous peine de trois traits de corde ». À ces mots, les huguenots s'écrièrent : « Nous

demandons la sainte Écriture! » Mais les amis des prêtres répondirent : « Nous voulons absolument que cette secte soit extirpée! » Le conseil crut mettre tout le monde d'accord en décrétant que le cordelier Bocquet prêcherait jusqu'au carême prochain.

Alors le premier syndic, affligé des divisions et des haines qui séparaient les citoyens, dit : « Que tous, citoyens et habitants se pardonnent ». Les Genevois qui avaient le coeur vif à la colère, l'avaient prompt à la réconciliation. « Oui, oui, s'écrièrent-ils de tous côtés, nous voulons aimer ceux qui sont d'un avis contraire. » Et ils levèrent la main. Bientôt on vit dans les rues des bandes, où les hommes les plus opposés, marchaient en se donnant affectueusement le bras.

Pendant ce temps Froment se tenait chez Perrin et y faisait des rubans; « autrement, nous dit-il, il n'eût pu y demeurer ». Tandis qu'assis en silence à son métier de tisserand, il faisait aller sa navette de droite à gauche et de gauche à droite, il se demandait s'il resterait caché ou s'il annoncerait de

nouveau publiquement l'Évangile? Il se décida à aller de maison en maison fortifier ceux qui avaient cru, se montra et se mit à frapper à certaines portes; quelques-uns de ses amis, armés de gros bâtons, le suivaient de loin, sans qu'il le sût, pour empêcher qu'on ne lui fit quelque outrage. Un jour pourtant, une femme vulgaire lui cria de grosses injures; Jean Favre, violent huguenot, son garde du corps, s'approcha d'elle et lui donna « un soufflet fort sec ». Froment se retourna et, affligé de la vivacité de son ami, dit : « Ce n'est pas par rudesse qu'il faut gagner les gens, mais par amitié et par douceur ».

Un autre jour, Froment passait sur le pont du Rhône pour aller chez Aimé Levet. C'était jour de fête, et les prêtres, à la tête d'une procession, entraient sur le pont d'un côté, au moment où Froment y arrivait de l'autre; ils portaient des croix, des reliques, marmottaient des prières, invoquaient les saints : « Sancte Petre! » chantaient les uns; « Sancte Paule! » chantaient les autres. Froment surpris et embarrassé résolut d'être modéré et de ne pas jeter les saints à la rivière, comme l'avait fait son maître Farel à Montbéliard. Il resta donc

immobile, mais sans s'incliner devant les images. À cette vue les prêtres, cessant leurs litanies, se mirent à crier : « Courons sur lui!... À la cagne (aux chiens)! Au Rhône! » Les femmes dévotes, qui les suivaient, rompant les rangs, se précipitèrent sur le réformateur; l'une le prit par le bras, l'autre par l'habit; une troisième le poussa par derrière : « Au Rhône! » criaient-elles, et elles s'efforçaient de le jeter dans la rivière. Mais la garde de sûreté, qui était à quelque distance, Jean Humbert et quelques autres huguenots, s'élançant impétueusement, arrachèrent Froment des mains de ces furies. Alors les femmes, les prêtres, et les sacristains, voyant que les luthériens avaient enlevé leur idole, crièrent encore plus fort. Une foule tumultueuse s'agitait sur le pont. Les huguenots, voulant mettre Froment en sûreté, le firent entrer précipitamment clans la maison d' Aimé Levet, situé au coin du pont. Alors des gens du peuple, ameutés par le clergé, se mirent à en faire le siège; ils jetaient des pierres contre les fenêtres, ils jetaient de la boue dans la pharmacie; puis y entrant, ils répandaient sur le plancher les drogues et les flacons. Levet était apothicaire, état fort

honoré. Mais les huguenots, ayant mis Froment en sûreté dans une chambre secrète, sortirent, et aidés de quelques amis, chassèrent du pont les prêtres, les femmes et tous les perturbateurs.

À la nuit, Froment ayant quitté sa cachette retourna chez Perrin et, réunissant ses amis, leur représenta qu'il croyait devoir quitter la ville à cause de ces tempêtes bouillantes. Chautemps, Perrin, Levet, Guérin, furent grandement affligés; mais ils reconnurent que la violence des adversaires rendait inutile le séjour dans Genève de l'évangéliste. Claude Magnin s'offrit pour l'accompagner; et la nuit étant venue, Froment dit adieu à ses frères. Marchant avec précaution, il sortit de la ville, traversa le pays de Vaud et arriva dans son village d'Yvonand, où il se reposa des batailles genevoises.

Froment ne fut pas de ces hommes éminents, qui jouent un rôle à cause de leur grand caractère et dont l'influence ne cesse de s'accroître. Son ministère à Genève pendant une partie de l'hiver de 1532 à 1533 fut l'époque héroïque de sa vie; après

cela il ne se montra guère qu'au second ou au troisième rang; des docteurs qui lui étaient supérieurs l'effacèrent. Il ressemble par la brièveté de son ministère à ces astres qui frappent pendant quelques semaines tous les regards puis disparaissent. Mais il leur fut aussi semblable par cette vertu que le peuple attribue à leur passage éphémère. Le séjour de Froment ébranla les traditions romaines dans Genève, sortit de l'oubli la sainte Écriture, commença à répandre dans cette ville quelques lueurs, et y jeta les premiers fondements de l'Église. Bientôt la Parole de Dieu y fut apportée avec plus d'abondance par Farel et par Calvin; le soleil y versa toutes ses lumières, et un édifice s'éleva, solide et majestueux, sur les bases posées par le pauvre maître d'école.

Chapitre 5

Histoire de la réforme

Notes sur l'auteur

J.-H. Merle d'Aubigné fut professeur d'histoire au dix-neuvième siècle. Protestant convaincu et spécialiste d'histoire religieuse du Moyen âge, il a parcouru les diverses contrées dont il nous décrit l'avènement au protestantisme parsemé de si nombreuses intrigues et péripéties. Il a suivi les traces de ces héros de la Réformation, les Luther, Calvin, Tyndale et autres, nous laissant un compte-rendu précis et étonnant des luttes de ces hommes de foi. Son oeuvre est volumineuse, tant en anglais qu'en français. Elle est incomparable par son style, sa qualité et surtout son exactitude. Elle constitue encore aujourd'hui un legs sans égal pour notre génération, une nouvelle génération qui devra revivre les mêmes épreuves pour que triomphe la Parole de Dieu. C'est ici que réside notre intérêt de préparer un peuple pour les temps difficiles à venir,

croyant que ces récits y contribueront.